

BULLETIN
DES
AMITIÉS SPIRITUELLES



N° 9

Juillet 1930

RENSEIGNEMENTS

La Société

des « Amitiés Spirituelles », fondée par Sédir, a été déclarée en 1920 (insertion au « Journal Officiel » du 16 juillet 1920).
Objet : Association chrétienne libre et charitable. Siège et Secrétariat Général : 31, rue de Seine, Paris (6°). Envoi des statuts sur demande.

Permanences

ont lieu aux adresses de nos Comités et de nos Correspondants, que l'on peut demander au Secrétariat Général. On y reçoit gratuitement toute personne qui désire obtenir un renseignement sur les matières religieuses et philanthropiques.

Réunions spirituelles. — Ont lieu aux mêmes endroits et sont employées pour demander au Ciel, par la prière, d'intervenir dans la guérison des maladies et dans les événements individuels et collectifs.

Bibliothèque. — Certains de nos Comités ont organisé un service de prêt gratuit de livres.

Entretiens familiers. — Des causeries sont données dans chaque Comité, selon le désir des adhérents.

Réceptions particulières. — Enfin, les Directeurs de nos permanences reçoivent individuellement les personnes qui le désirent.

Précisions pour la Collaboration

Faites d'une prière ininterrompue votre pratique constante :

Quand vous entrez dans une maison, appelez sur elle la bénédiction du Ciel. Quand vous parlez, demandez que la Vérité réside dans vos paroles et œuvre dans le cœur de votre interlocuteur.

Quand vous passez dans la rue, demandez que la Lumière y passe aussi avec vous et éclaire les hommes.

Quand vous prenez la nourriture que Dieu vous donne — car pas un homme ne gagne son pain au sens strict du mot —, demandez que Dieu bénisse et purifie cette nourriture.

Le soir, demandez que pendant la nuit vous soyez préservé des rencontres malfaisantes et des fantômes nocturnes.

Le matin, si la nuit a été bonne, remerciez-en le Seigneur; si elle a été mauvaise, remerciez-Le encore, car votre insomnie ou votre souffrance aura été pour vous l'occasion d'adresser au Ciel des appels et des supplications.

Concevez que le Christ n'est pas une divinité abstraite, lointaine. Il nous aime, nous suit dans nos moindres efforts. Il appelle sur nous des aides, des forces et des consolations surnaturelles.

Il est là constamment.

Celui qui L'appelle L'a véritablement auprès de lui.

Cet appel constant du Divin dans tous les domaines terrestres, il n'est pas de besogne plus humaine ni plus indispensable, parce qu'il n'est pas de besogne plus divine.

Orientations mystiques

L'homme devrait être un laboureur spirituel. Jusqu'à présent, il a peiné dans l'égoïsme et dans l'orgueil; ce travail en apparence inutile le mettra un jour en face de forces de résistances qui lui permettront de développer ses énergies endormies.

Tôt ou tard, ceux qui dépensent leurs forces pour atteindre l'argent, les honneurs, la science ou l'art verront d'une façon éclatante que l'argent n'est rien, que le pouvoir n'est rien et que la science qui est accessible aux habitants de la terre n'est qu'une illusion.

Tel est le sens de la parabole du Christ sur les serviteurs fidèles et infidèles.

A tous le Père a donné des moyens : que ce soit la force manuelle ou le génie ou la puissance de dévouement ou la faculté des affaires ou celle de philosopher.

Tout cela, ce sont des dépôts que le Ciel a mis entre nos mains.

Mais ce que loue le Christ, ce n'est pas l'intérêt que nous faisons rapporter à ces dépôts qu'Il nous a confiés, c'est l'effort que nous nous sommes imposé pour leur fructification.

Les religions nous enseignent ces mêmes vérités, sous d'autres formes, par exemple quand elles parlent des chutes primitives de nos premiers parents ou quand elles établissent la doctrine des récompenses après la mort.

Bulletin des Amitiés Spirituelles

*« Comme Jésus nous a aimés,
nous aussi, aimons-nous les uns les autres »*

N° 9

Juillet 1930

Le Règne de l'Esprit

Le monde, le genre humain, la Nature, c'est la matière première, une et triple, d'un immense grand'œuvre, dont le Fils est l'alchimiste et l'Esprit le feu secret. Cette matière inerte, impure et lourde, se complaît dans sa grossièreté ; elle ne veut pas devenir radieuse ; toutefois, son Alchimiste l'aime pour la subtile essence qui s'y cache ; Il la voudrait splendide ; Il voudrait qu'elle se prête à Ses desseins ; elle Lui résiste ; elle ne veut que son propre croupissement ; et son obstination la condamne à souffrir, parce qu'il faut qu'elle évolue. Or son Maître, qui la prend en pitié, S'ingénie à la rendre ductile.

Mais plus elle s'endurcit, plus Il l'aime, et désire la sauver malgré elle ; Il invente un expédient admirable : Il descend vers elle, Il lui infuse

Sa propre lumière vitale, Il S'y incorpore secrètement, sans qu'elle le sache, et Il S'offre aux dévotions lentes de ce Feu purificateur qu'Il a Lui-même allumé. Ainsi le Christ a le droit de dire : « Je suis venu mettre le feu sur la terre. Ah ! que je voudrais qu'il fût déjà allumé ! »

Essayons d'apercevoir le mécanisme mystérieux de ces transmutations.

*

Ce Verbe, consubstantiel à l'Esprit, égal à l'Esprit, de même nature que Lui, est cependant Son Maître, puisqu'Il nous donne la promesse : « Je vous enverrai le Consolateur ». D'autre part, l'Esprit obéira-t-il puisqu' « il souffle où il veut » ? Voilà un premier antagonisme.

Ensuite, le Verbe, qui est le Maître de l'Esprit, Se fait volontairement Sa victime, puisqu'Il Se sacrifie par amour et que l'amour en Dieu, c'est l'Esprit.

Enfin, le maître et le serviteur, la victime et le sacrificateur s'unissent en secret, dans la collaboration la plus intime, pour forcer le genre humain de prendre la voie du salut.

Contempons les illogismes étonnants du Père qui veut voir les brebis revenir au bercail de leur plein gré. Jésus, qui est le Père sous Sa forme de Pasteur, descend jusqu'ici-bas, chargé de tous les trésors divins et naturels, Se dépouille de tout, donne tout à tous ; Il lègue aux hommes jusqu'à Sa Mère ; déjà martyrisé sur la croix universelle

des quatre souffles de l'Esprit, Il en arrive à la croix du Golgotha. Lorsqu'Il implorait Son Père dans le silence nocturne des montagnes galiléennes, l'ombre de Ses bras levés préfigurait l'arbre cruciforme auquel l'Amour devait bientôt Le suspendre. C'est pour les hommes seulement que l'Esprit s'intitule Consolateur. Pour Dieu, l'Esprit, qui est la Gloire, combat la Justice, qui est le Christ, juste Juge. L'Amour, qui est l'Esprit, combat la Sagesse, qui est le Verbe formateur du Monde. Et cependant ces deux ne sont qu'un, et les Trois encore ne sont que le même Être unique, préexistant à tout, indépendant de tout, mais par compassion infusé en tout.

Ainsi les personnes divines agissent dans le monde selon des modes déconcertants pour notre logique. L'argile ne comprend pas dans quel but les doigts du potier la façonnent. Essayons d'être une argile intelligente.

Pendant la descente du Verbe à travers les mondes jusqu'au Puits de l'Abîme, les vagues de l'Esprit s'allongent à la suite, afin que partout le Christ puisse dire : « Mon Père et moi nous sommes un ». A chaque détour de cette Voie mystérieuse que le Verbe fraie en même temps qu'Il la suit et qui est Lui-même, le sillage de l'Esprit chasse sur toute une large zone ; de sorte que, si bas que le Sauveur descende, le Consolateur descend encore plus bas. Et la Vierge éter-

nelle, atmosphère et substance du Royaume, accompagne son Fils, le Verbe et son invisible époux, l'Esprit.

Or, considérez que ces voyages, ces descentes, ces explorations, qui paraîtraient des vagabondages capricieux si nous pouvions en suivre les détours, produisent d'immenses bouleversements, agrandissent la création, reculent les bornes primitives du monde, et reconstruisent pour le dernier jour et la dernière sentence un Univers très dissemblable à l'univers originel. Souvenez-vous que tout ce que font les personnes divines devient dans tous les univers, sur toutes les terres, sur cette terre, chez toute créature, un fait tangible, physique, sensible à nos sens charnels ; que l'on sonde ensuite l'abaissement infini, la noire obscurité, les angoisses innombrables dont fut tramée l'existence terrestre de la Vierge ; que l'on prête l'oreille aux clameurs de haine dont la foule salue le passage des Messagers de Lumière.

Ces hommes cruels, ces chrétiens mauvais, ces juifs entêtés, c'est eux qui ont voulu le martyre du Verbe ; ils sont les aveugles instruments de l'Esprit ; ils sont la croix ignominieuse ; ils sont l'arbre du Salut ; ils sont l'ombre de l'Esprit sur la ténèbre de l'Enfer.

Ils continuent la clameur féroce ironique : « Si tu es Dieu, descends donc de ta croix ! » Or, Jésus ne peut en descendre que s'ils se convertissent ; et eux ont juré de ne se convertir que s'Il en descendait. Quelle ressource reste-t-il

au Sauveur de les sauver ? Sinon de S'anéantir encore davantage, de plonger entièrement dans la boue de leurs cœurs, d'y effectuer, avec les ruses admirables de l'Amour, les curages et les curetages nécessaires, en leur faisant croire que c'est eux qui se purifient.

Tout ce travail, c'est proprement l'œuvre de l'Esprit.

*

Vous donc qui aimez Jésus, qui L'aimez pour Lui-même et non pour les trésors dont Il ouvre l'accès, devenez les bons serviteurs de ce cruel Esprit d'Amour ; aidez-le à sauver les hommes malgré eux, à les forcer d'entrer. C'est lui le rapide trappeur, le vagabond chasseur d'âmes, le chien ardent du Grand Berger qui harcèle sans répit le troupeau en déroute, les boucs indociles et les paresseuses brebis. C'est lui, le Fou dont personne ne devine les trames, et qui, au dernier jour, poussera les sages, à travers le brouillard effroyable de la confusion universelle, vers les portes d'or de la Jérusalem promise, terrestre en même temps que divine.

Soyez aussi les chiens du bon Pasteur ; la fatigue, les courses haletantes et les coups de bâton des mauvais fermiers, voilà votre lot ; courez de par le monde, inconnus, méconnus, boueux, éreintés, affamés, en haillons ; tout cela n'est rien ; ce qui importe, c'est qu'au dernier soir vous ameniez, bien en ordre, le troupeau tout entier qui vous fut confié.

Apprenez ce dur travail en gardant d'abord les défauts et les désirs qui dévastent notre esprit. Soyez les pauvres en esprit, soyez les pauvres de l'Esprit. Faut-il dire que la pauvreté volontaire, déjà si difficile, est un luxe en ce qui nous concerne ? Se rendre pauvre de son plein et propre gré, c'est relativement faisable. Il y a aussi la misère stérile du révolté. Mais lorsque nos bras se tendent malgré nous vers l'or, quand notre sensibilité brûle d'une ardeur consumante vers les joies de l'art, lorsque notre intelligence s'enfièvre de la soif du savoir, et que le Pauvre perpétuel nous offre de partager Sa vie, nous invite à Son indigence terrible, nous impose Sa misère, alors la lutte la plus douloureuse commence entre le Moi voulant s'enrichir et s'agrandir, et l'esprit, qui connaît le trésor enfoui sous la mystique pauvreté.

Ainsi, le moi charnel se révolte d'abord contre sa Dame, puis il l'accepte et la recherche même ; enfin le Tentateur arrive et lui inocule à nouveau toutes les convoitises, des plus basses aux plus nobles, cependant que les Anges élèvent un mur infranchissable entre l'homme et ses désirs : cela c'est la terrible épreuve sur la montagne, qu'il nous faudra tous subir.

★

Voilà l'action de l'Esprit dans le domaine du Réel.

Regardons-le opérer dans le spéculatif.

Remarquez la tendance que montrent,

depuis la fin du XVII^e siècle, les différentes activités pensantes à des empiètements réciproques.

La science, dès qu'elle dépasse l'enregistrement des phénomènes naturels et l'expérience, dès qu'elle invente des hypothèses, met en œuvre l'imagination et l'intuition, et entre dans la métaphysique.

Simultanément la philosophie, d'abord exercice de la pensée rationnelle, quand elle arrive à conclure dans le sens d'un absolu indifférent, impassible et immobile, doute de la vérité de ce concept, et découvre un absolu mobile, esthétique, pathétique, tel que le décrivent William James, Boutroux et Bergson.

En même temps l'art, qui a codifié sa théorie et mis pour sa technique la science à contribution, se systématise et perd son caractère propre d'« allusion à la vie ».

Et enfin la religion, ou plutôt la théologie, s'applique de plus en plus à démontrer, avec l'aide de la science et de la métaphysique, l'exactitude de ses dogmes, la vérité de ses mystères et la valeur de ses rites.

L'esprit latin, amoureux d'ordre et de clarté, désavoue ces débordements ; ils sont toutefois l'effervescence annonciatrice de modes nouveaux pour apprendre, pour sentir et pour penser. L'Esprit opère au sein de cette masse bouillonnante ; personne ne discerne son travail ; et même, lorsque, plus tard, paraîtront au grand jour les édifices merveilleux d'une science, d'une philosophie

ou d'une esthétique nouvelles, on ne recherchera pas davantage quel Architecte les construisit.

Au surplus, aucune forme créée n'est imperméable au Consolateur ; simple comme la colombe, rusé comme le serpent, il s'introduit partout ; il guette les hommes, il les saisit à l'improviste, il les mène, il les entraîne, il en adopte çà et là et, s'il ne trouve pas sur place l'ouvrier dont il a besoin, il va le chercher jusqu'au fond des zodiaques. Il s'installe chez ses élus, les fait parler, prédire, prier, leur soumet les lois de la distance, de la pesanteur, de la physiologie ; il les sonde, les justifie, les purifie jusque dans leurs racines ; il dévoile les arcanes célestes, contredit la Justice sans léser personne, chasse les démons, et peut-être les éclaire-t-il et les prépare-t-il au Salut. Sa sagesse n'est-elle point une folie pour les plus sages d'entre nous ?

Car l'Esprit, dans ses rapports avec les créatures, est proprement la force multiforme que les théologiens appellent la grâce. L'homme peut bien, par une conduite honnête, se ménager çà et là dans les univers des havres de repos, des paradis temporaires. Mais il lui reste impossible d'entrer dans l'éternel Paradis, dans le royaume de Dieu ; car aucune créature ne peut vivre dans l'Incréé, à moins que l'Incréé ne la reprenne et ne la réorganise de fond en comble : ceci c'est la régénération christique, la seconde naissance, le baptême de l'Esprit.

Sédir

L'Assomption

L'avant-dernier trimestre de l'année est caractérisé par la commémoration que la Tradition chrétienne fait de la Visitation, de la Nativité et de l'Assomption de la Vierge Marie.

Or depuis des siècles, protestants et catholiques discutent sur les textes sacrés, pour nier ou affirmer l'éminente dignité de la Sainte Mère de Dieu, les premiers invoquant, entre autres, le fait qu'aucun écrivain orthodoxe de la primitive Eglise n'assigne à Marie une place privilégiée dans le culte chrétien, tandis que les seconds s'appuient, surtout, sur l'évangile de saint Luc et sur la Tradition pour exalter la Vierge.

Le mystique écarte ces recherches d'exégèse qui le laisseraient hésitant entre des thèses contradictoires étayées, les unes et les autres, sur une savante argumentation; il n'est pas un cérébral, mais un animique qui sait, par expérience, que les vérités spirituelles sont vivantes. Aussi trouve-t-il, dans sa vie même, les réponses aux problèmes les plus ardues auxquels se heurtent les philosophes et les théologiens.

Pour la question du libre arbitre, par exemple, sur laquelle on a écrit, sans l'éclairer définitivement, des centaines de volumes, le mystique a une solution péremptoire: il vérifie, tous les jours, la liberté, puisqu'il la sent grandir en lui, au fur et à mesure de ses travaux. Une chose qui se développe existe nécessairement, au moins en germe, car le zéro ne pourrait rien produire. Or le mystique se décide et

agit constamment à l'encontre des tendances naturelles les plus incoercibles ; il peut faillir certes, mais quand bien même il succombe plus souvent qu'il ne triomphe, il n'en expérimente pas moins sans cesse le libre arbitre et n'a pas à scruter les vénérables in-folio qui en traitent.

Avec des raisonnements on arrive à soutenir les thèses les plus contradictoires. C'est ainsi que, pour une partie de la chrétienté, l'esprit de critique a sapé, peu à peu, il y a trois siècles, la croyance en la sainte Vierge et en son rôle d'intercedante. C'était un acheminement vers la négation de la divinité du Christ Lui-même, ce qui, d'ailleurs, n'a pas manqué de se produire, puisque beaucoup de réformés aujourd'hui, malheureusement, ne voient plus en Jésus qu'un homme plus avancé que les autres.

Nous avons dit que le vrai mystique se tient à l'écart des discussions d'exégèse ; il travaille non sur des textes, mais sur lui-même, afin de s'amender, de tâcher de réduire à néant l'orgueil invétéré de la nature ; il s'efforce de vaincre la paresse native en se forçant à un travail et à une prière ininterrompus et de triompher de l'égoïsme en s'obligeant aux œuvres de l'amour fraternel. Peu à peu son cœur se purifie et la ténèbre du « Moi » est progressivement remplacée en lui par la lumière de l'Esprit qui lui apporte, non plus de simples convictions mentales, toujours aléatoires et fragiles, mais les certitudes définitives, la vision même des Réalités éternelles, dont il se nourrit.

Les polémiques incessantes entre les hommes sur les vérités religieuses et philosophiques viennent, en effet, de l'orgueil de la raison. Bien que caduque et bornée, elle prétend saisir ces vérités qui la dépassent

infiniment. Or ce n'est pas la faible créature qui peut, par ses propres moyens, escalader les portes du Ciel et entrer, comme de force, dans le domaine de l'Irrévélé; ce n'est pas le fini, l'inférieur qui peut étreindre l'Inlimité. Plus l'intelligence s'entête à vouloir abaisser l'Absolu jusqu'à elle, plus, au contraire, elle épaissit le mur qui la sépare de Lui.

Est-ce au marmot, sur les bancs de l'école, à enseigner quelque chose au maître de la classe? Ne doit-il pas, plutôt, demander au maître de lui ouvrir l'intelligence sur les matières à étudier?

L'homme peut, certes, découvrir les secrets et les lois de la Nature, parce que c'est le champ d'exploration qui lui a été accordé par le Père; mais sa raison et son imagination deviennent impuissantes lorsqu'il s'agit de pénétrer les mystères du divin Royaume; il faut que ce soit le Seigneur de ce Royaume qui veuille bien les révéler. Or le Christ nous dit qu'Il les cache, au contraire, aux sages et aux intelligents de ce monde — qui ne sont sages qu'à leurs propres yeux et qui n'ont pas atteint à la simplicité évangélique — parce qu'ils pourraient abuser de la puissance que confère la connaissance des arcanes divins. Dieu les dévoile seulement aux humbles de cœur, à ceux qui, ayant essuyé la déception de tout, ont reconnu le néant d'eux-mêmes et de tout ce qui n'est pas Dieu et sont devenus semblables à des enfants.

A celui-là qui est devenu tellement doux qu'il ne peut plus opposer aux injures que le sourire de l'indulgence, et tellement humble qu'on peut le piétiner sans provoquer même une plainte, l'Absolu Se révèle intérieurement. L'Esprit lui communique une parole éternelle et l'âme de ce disciple, ayant retrouvé

sa pureté première, s'identifie avec la Vierge en laquelle s'incarne partout le Fils unique.

Car il n'y a pas qu'une incarnation historique de Jésus dans le sein de Marie. Il y a encore l'incarnation éternelle du Verbe dans le sein de la Vierge cosmique, de la « Sophia » ou Sagesse divine et il y a, enfin, pour chacune de nos âmes, vierge individualisée, quand elle a terminé son travail ici bas et qu'elle est mûre pour la régénération mystique, une descente du Verbe en elle, nommée la seconde naissance. Jésus a dit à Nicodème : « Personne ne peut voir le royaume de Dieu, s'il ne naît de nouveau ».

Mais cette naissance nouvelle ne peut avoir lieu que dans une substance purifiée des souillures de l'égoïsme et de l'orgueil et redevenue « vierge » et pure, toute faite d'obéissance comme « Marie immaculée » de laquelle est né Jésus.

La Vierge céleste est, en effet, le lieu premier de la manifestation du Verbe, « la substance même du Royaume éternel », comme dit Sédir. Elle est la première et la plus humble des créatures ; aussi Marie, son expression terrestre, a-t-elle été appelée par l'Ange « pleine de grâce ». La Sagesse incréée a élu domicile en elle, à cause de son humilité même.

L'orgueil et la révolte étant le principe de toute corruption, de toute déchéance, l'obéissance totale à Dieu assure, au contraire, le rétablissement de l'être dans sa dignité primitive d'enfant de Dieu avec, en plus, l'omniscience et la toute-puissance. C'est cette parfaite humilité, reflet de la Sagesse éternelle, de la Vierge céleste, qui appelle la descente du Verbe dans l'âme, dans l'esprit et dans tout l'être du disciple.

La croyance en l'Immaculée Conception de la Vierge est donc inséparable de la foi en la divinité

de Jésus. Dieu ne pouvait descendre, dans Sa perfection absolue, que dans un vase de pureté comme était Marie. Et la croyance en l'Assomption de cette dernière, c'est-à-dire son entrée en corps et en esprit dans le Royaume, est une conséquence de son Immaculée Conception, comme nous allons le voir.

La résurrection de la chair est, en effet, un dogme accepté depuis toujours par l'Eglise universelle ; enseigné par l'Évangile lui-même, par saint Paul et les autres apôtres ; il est, de plus, contenu dans le Credo que tous les chrétiens récitent : « Je crois à la communion des saints, à *la résurrection de la chair* et à la vie éternelle. »

Or, qu'est-ce que cette résurrection, sinon la transformation, par le sacrifice accepté librement, des cellules matérielles ténébreuses en cellules de lumière et d'obéissance à Dieu. « Semé corruptible, déclare saint Paul, le corps ressuscite incorruptible ; semé méprisable, il ressuscite glorieux ; semé infirme, il ressuscite plein de force ; enfin semé corps animal, il ressuscite corps spirituel. » (1^{re} aux Corinthiens, XV, 42 à 44).

Cette transformation de nos forces égoïstes et leur entrée dans la lumière, qui se fait surtout par l'œuvre charitable, demande beaucoup de temps, car nous sommes constitués de milliards de cellules et ce n'est qu'à la fin de ce grand œuvre millénaire que le corps tout entier devient spirituel et lumineux. Que l'on accepte la théorie des vies successives de l'esprit, durant lesquelles s'opère cette lente transmutation, ou que l'on s'en tienne au purgatoire catholique, il n'en reste pas moins certain que ce travail préalable est indispensable, avant l'entrée dans le Royaume, car rien d'impur ne pénètre au Ciel.

Considérant, maintenant, la très sainte Vierge Marie, nous trouvons que cette transformation était déjà achevée en elle, puisque, pour héberger le Christ-Dieu dans son sein, elle devait être immaculée, « lavée de toutes souillures ». Une chair infirme, encore soumise aux impulsions ténébreuses de l'égoïsme, n'aurait pas pu supporter la présence consumante, le contact fulgurant de l'organisme du divin Maître. Or si les esprits des cellules du corps virginal de Marie étaient déjà lumineux, on comprend qu'à la mort de son enveloppe physique, ce qu'on appelle « la résurrection de la chair » fut un fait accompli pour elle. Elle jouissait déjà du corps glorieux dont parle saint Paul.

C'est ce fait que l'Eglise commémore sous le nom d' « Assomption » de la Vierge et qui n'est, comme on le voit, qu'une conséquence naturelle de la pureté parfaite de Marie.

Cette assomption aura lieu, également, pour chacun de nous, lorsque, par l'imitation du Christ et de Sa mère, nous aurons achevé de nous affranchir des ténèbres de l'orgueil. Ce travail durera des siècles interminables pour les tièdes qui ne veulent pas se donner de la peine, qui trouvent que l'effort à faire les dépasse, qui n'osent pas réellement vouloir. Il ne tient qu'à nous, cependant, de l'écourter, pour nous-mêmes et pour nos frères, car nous n'entrerons pas au Ciel les uns sans les autres; nous sommes une même famille dans l'invisible.

Au lieu donc de rester des tièdes, appelons en nous la ferveur; ouvrons nos cœurs à l'amour incandescent de Celui qui a dit: « Je suis venu apporter un feu sur la terre et que puis-je désirer, sinon qu'il soit allumé? » Brûlons au contact de ce feu céleste. Nous qui avons eu le bonheur immérité de connaître que

Jésus est le Fils unique du Père, ayons honte de laisser inexploité ce trésor confié à nos mains indignes et de priver de son rayonnement ceux de nos frères qui n'ont pas encore reçu ce don et qui s'attendent à le recevoir par nous.

L' « Assomption », la résurrection de la chair, le salut ne sont pas des vérités d'au delà des nuages, des rêves de visionnaires. Ce sont des réalités actuelles, vérifiables à l'expérience. Si l'entrée définitive au Ciel, comme nous l'avons dit, n'est possible qu'au dernier Jugement et pour toute l'humanité ensemble, par contre, avant cette lointaine époque, dont le Père seul fixera la date, divers jugements partiels auront lieu, au cours desquels nous pouvons être ou élus ou rejetés pour une nouvelle période de probation.

Dès cette vie, si nous suivons de toutes nos forces la Loi de Dieu, nous pouvons déjà bénéficier des promesses du Christ et recevoir quelques-uns des dons excellents du Saint-Esprit.

Ceux qui essaient, réellement et pratiquement, d'aimer le prochain comme eux-mêmes, et qui font de l'humilité, de la charité et de la prière le triple aliment perpétuel de leur vie intérieure et extérieure, savent qu'un mode d'union existe, par lequel le Seigneur omniprésent Se révèle progressivement à Ses enfants. Non seulement Il leur communique des facultés merveilleuses, comme le don de guérison des malades et de discernement des esprits, mais Il transforme jusqu'à leur corps physique, opérant ainsi, peu à peu, leur « assomption » à leur tour, c'est-à-dire, comme nous l'avons dit pour la Vierge, l'entrée de leurs corps invisibles et de leur esprit dans le monde lumineux.

Pour ces rares disciples, cette résurrection de

la chair n'est plus un objet de foi sujet à controverse ; elle est une réalité vivante, puisqu'ils en voient la réalisation sur eux-mêmes.

On essaierait en vain de décrire l'ivresse du colloque de ces cœurs ardents avec le divin Ami : elle est inexprimable par des mots et unimaginable pour celui qui n'a pas éprouvé ces indicibles communions. Les rapports de l'âme avec son Seigneur se passent à l'intérieur d'un temple où ne pénètrent pas les regards de la curiosité profane. Au lieu donc de vouloir découvrir ces mystères, il est plus sage d'essayer de nous en rendre dignes par la pratique des vertus évangéliques et de demander qu'ils s'accomplissent en nous, par l'intercession de Celle qui en est le prototype, la très sainte Vierge Marie.

Nous croyons en son Immaculée Conception et, par le fait même, à son « Assomption » c'est-à-dire à l'entrée de son corps spirituel dans le monde de la Gloire et nous entendons cela non seulement pour la personne historique de Marie, mais aussi pour toutes les âmes arrivées à la parfaite pureté et qui s'identifient ainsi avec la Vierge céleste en laquelle s'incarne perpétuellement le Fils unique.

MÉDITATION. — Contentons-nous de savoir que Dieu de qui tout provient, c'est le Père ; que Dieu par qui tout subsiste, c'est le Fils ; que Dieu en qui tout s'harmonise, c'est l'Esprit. Le Père, c'est la puissance, l'immutabilité, l'unité, la création. Le Fils, c'est la sagesse, la beauté, le mouvement, la génération. L'Esprit, c'est l'amour, la vérité, la concorde, la relation.

Le Greco

(1548-1614)

Quand on parle de la civilisation latine, il est assez difficile d'en préciser le Génie; car, dans quelque domaine que cela soit, rien n'est plus opposé que les contrées où il a régné. C'est ainsi qu'entre l'Italie, au moment de la chute de Rome, et l'Espagne, alors que les Maures l'occupaient encore au XVI^e siècle, il y a une très grande dissemblance.

Le sol, sa flore et sa faune; les habitants, leurs coutumes, leurs productions esthétiques ou littéraires; le développement chrétien même, tout en ces deux pays est aux antipodes.

L'un riant, coloré, tout en exubérance et en gaieté; à l'esprit imaginaire et changeant jusque dans le paganisme; l'autre austère, sombre, au génie concentré, grave souvent et doué d'une exaltation religieuse allant jusqu'au fanatisme.

Rien du reste n'exprime mieux une race que ses principaux représentants et, comme le mysticisme est l'élément qui nous semble être le plus haut, nous pouvons opposer à la poésie et au charme du Poverello d'Assise la concentration et le dénudement d'un Saint Jean de la Croix; à la pureté contemplative de Sainte Claire la réalisation puissante et pratique d'une Sainte Thérèse en ses couvents multiples; dans le domaine actif, « la Somme » spéculative et universelle de Saint Thomas d'Aquin et l'ordre essentiellement réalisateur des Jésuites que fonde Ignace de Loyola. Ainsi nous

pourrions suivre pas à pas la signature des deux sœurs ennemies dans chaque grand domaine.

D'un côté l'Art est cérébral et pompeux, souvent théâtral; chez l'autre il est instructif, pathétique jusqu'à l'excès. Dans son aboutissant, la peinture religieuse, l'antithèse semble plus marquante encore.

L'abondance du génie, des ateliers, du style italiens ne peut donc être comparé à l'école espagnole développée tardivement et ne donnant que quelques rares personnalités.

Cependant si, parmi les plus grands peintres mystiques, Giotto en Ombrie prend la première place, il faut, trois siècles après, placer Le Greco comme un des plus extraordinaires.

Il y a seulement quelques années qu'on sut rendre à cet homme prodigieux l'hommage qu'il méritait. Venu de Crète qui était sous la domination vénitienne, il portera, alors que son nom véritable était Domenikos Theotokopoulos, celui de ses origines: « le Grec ».

Passant à Venise où l'art du Titien a dû l'enthousiasmer et l'influencer quelque peu, puis à Rome, il arrive enfin en Espagne et à Tolède; là son talent va se développer.

Cette peinture ne peut plaire à Philippe II, trop intransigent; mais tout un clan d'admirateurs et d'élèves retrouvent en cet étranger les hautes qualités de leur race — tant il est vrai que l'artiste, par sa sensibilité native, peut comprendre l'âme profonde du pays où il vit et s'y adapter.

Ses compositions, ses tableaux religieux, ses portraits vont immédiatement exprimer toute l'aristocratie morale, toute la mystique vibrante de la vieille

Castille. Dédaignant les artifices, les procédés de métier, la science même des harmonies, il va jusqu'à réduire sa palette aux quatre couleurs indispensables.

Grande discipline que le Greco mettra au service d'un idéal ardent et fier, d'une foi profonde. Comme les rudes écrits de certains inspirés du moyen-âge, cette peinture rebute dès le premier abord, car il n'y a là aucune concession, aucune atténuation du sujet : c'est le dénudement le plus complet ; aucun bavardage inutile, aucun coloris heureux ou agréable. La nature elle-même, dans ses fonds, prend, sous l'évocation de l'auteur et avec la fougueuse interprétation du pinceau, l'aspect le plus étrange que l'on puisse voir.

Le format du tableau est le plus généralement vertical, la plupart des lignes toujours ascendantes, les formes croissent en hauteur ; quant aux êtres, aux figures, aux membres, et surtout aux mains, ils s'étirent et montent comme aspirés, retenus par un lien invisible vers le Ciel. Cette nostalgie spiritualiste, cette hantise du Royaume céleste arrivent, en ces compositions, à laminer les corps, à les dématérialiser.

Et pourtant toutes les plus belles qualités picturales sont là réunies : style des lignes, richesse de la pâte, expression profonde, tout est là, sans nuire — chose rare — à l'élan admirable du grand artiste.

La science officielle a voulu trouver en cette esthétique étrange le cas pathologique d'une déformation visuelle comme on en trouve chez nombre de nos contemporains. Non, tout est voulu et parfaitement sincère ; chaque chose, chaque être doivent être, par cette optique, allégés, purifiés ; ce ne sont plus des lieux ou des humains, mais un grand état d'âme de foi chrétienne qui s'exalte.

Voyez le Christ crucifié du musée du Louvre ; Il ne semble plus tenir à Sa croix, tenir à la terre, mais déjà monter au travers des nuées tragiques. C'est une flamme qui oscille avant de se détacher ; ce long corps blanc, aux lignes aristocratiques et pures, se termine, ou se prolonge, d'une mince et fine tête aux yeux mouillés d'extase.

Pour vivre, le Greco fait du portrait, de l'histoire, tel l'enterrement du Comte d'Orgaz ; mais, hanté par les humbles visionnaires qui vivaient alors, par les livres enflammés que l'on se repassait, il peindra surtout, en une quatrième ou cinquième dimension, ces annonces, ces couronnements de la Vierge, ces scènes évangéliques ou ces portraits de Saints. Toutes ces toiles que l'on admire avec respect ont une part de la lumière céleste.

Snobisme et mode à part, tout croyant peut aborder le Greco, mais par la mystique il est possible de sentir plus profondément la solitude grandiose de cette âme assoiffée qui, par ses couleurs frottées, parlait à Dieu.

NOUVELLES. — *Le Sadhou Sundar Singh est retrouvé.*

— Nous sommes heureux de dire qu'on a enfin des nouvelles de cet éminent serviteur de Dieu, dont on ne savait plus rien depuis le mois de juin 1929, et sur le sort duquel on s'était livré aux pires hypothèses. Miss Mair Davies, du Bengale du Nord, a envoyé à un journal missionnaire des Indes la lettre suivante, qui est publiée par *The Christian* : « Une chose étrange s'est produite l'autre jour. Un Sadhou s'est présenté à notre station et nous a dit que le Sadhou Sundar Singh est sur la voie du retour du Thibet. Il l'avait rencontré quelques jours auparavant, et l'avait trouvé tout à fait heureux, poursuivant toujours son travail et ses méditations. » (*Le Chrétien*).

La Femme et l'Homme

Nous n'avons pas l'intention de rappeler ici les nombreuses polémiques, les discussions sans fin sur le rôle de la femme dans la société actuelle, par rapport à l'homme, et réciproquement.

Elles se synthétisent, dans les milieux qualifiés de « raisonnables », par l'opinion suivante :

« La femme et l'homme sont deux complémentaires qui ne se doivent comparer ni opposer. De leur union ou collaboration intime naît une possibilité d'action, matérielle, mentale et spirituelle, difficile à réaliser avec perfection par chacune des parties œuvrant isolément. »

Essayons, si vous le voulez bien, d'examiner ensemble ce que cela veut dire et s'il est possible de tirer de cette opinion des conclusions pratiques.

Qu'il soit aussi entendu que nous n'examinons pas ici les multiples cas particuliers, mais seulement l'application générale la plus favorable de la synthèse citée plus haut.

Matériellement :

La femme est faible ; l'homme fort. Nécessairement, l'union réelle, profonde, sans réserve, des deux comportera la protection et la confiance réciproques.

Mais, direz-vous, nous concevons bien l'échange de confiance ; mais, si l'homme joue un rôle de protecteur, nous ne voyons pas la réciprocité pour la femme.

Elle existe cependant et un exemple nous le fera comprendre :

Prenons un ouvrier dont la dure journée s'est

trouvée aggravée par des reproches immérités ou encore un industriel en butte à de multiples tracas.

L'heure du repos, du retour à la maison arrive ; l'homme est las, découragé. Qu'arriverait-il si rien ne se produisait pour modifier cet état ? C'est ici que le rôle de la protection féminine commence, par un illogisme bien fait pour que nous touchions du doigt la différence essentielle entre les moyens d'action. L'accueil de la femme, malgré sa fatigue — car elle a, elle aussi, sa besogne matérielle — doit être tel qu'il fasse oublier à son mari les ennuis de la journée. L'affection, la douceur, l'attitude de confiance qu'elle représente ont vite amené l'oubli de la journée passée, le présent seul compte ; l'homme retrouve, avec un dérivatif puissant, un renouveau de volonté pour protéger cet être faible qui s'appuie sur lui.

Lui a peiné pour assurer au foyer l'existence matérielle ; elle, attentive à la fatigue visible de son compagnon, à son découragement possible, a fait taire sa propre angoisse pour songer seulement à capter l'attention du mari par son affection et sa douceur, en même temps que sa faiblesse rappelle à l'homme son devoir de la protéger.

Le résultat est simple et évident : Lui était en proie à des forces déprimantes, elle a suspendu l'action de cette dépression en la remplaçant par un sentiment beaucoup plus actif. Elle a arrêté la déperdition des forces, ranimé le courage affaibli, créé même, par le spectacle de sa faiblesse, des forces nouvelles pour qu'il la protège le lendemain.

Nous avons voulu choisir cet exemple banal, plus fréquent qu'on ne le pense, parce qu'il est assez simple pour expliquer ceci : « les deux ne doivent ni se comparer, ni s'opposer ».

En effet :

1° A l'homme incombe la lutte à l'extérieur, l'effort de volonté pour faire vivre l'être faible qui se repose entièrement sur lui ;

2° A la femme incombe l'effort intérieur sur elle-même pour extérioriser l'affection, la douceur, la confiance et rendre possible, en créant l'oubli momentané des soucis, la génération de forces nouvelles.

Est-ce à dire que l'un a fait plus que l'autre, qu'il est supérieur à l'autre ? Non pas ; ils ont échangé tous deux le bon et le mauvais, l'actif et le passif pour obtenir l'équilibre. C'est un échange de sacrifices, l'éternelle loi qui conduit au bonheur.

Oh ! Nous n'ignorons pas que mille autres exemples peuvent être pris, que la mise en œuvre du rôle réel de chacun n'est pas toujours applicable, que certains hommes sont des femmes et certaines femmes des hommes, etc... Qu'est-ce que cela prouve ? Que nous sommes loin de la perfection ! Mais nous en convenons bien volontiers ; cela ne nous empêche pas de comprendre et surtout de sentir ce qui est le mieux pour essayer de nous en rapprocher.

Supposons maintenant, dans le cas cité, un accueil différent de la femme. Elle veut savoir, discuter les circonstances de la journée, reprocher même telle ou telle chose, mal conduite à son avis, etc... Ce sera pour l'homme la continuation de la lutte pour défendre sa façon d'agir ; le maintien de l'état de déperdition des forces, etc... Combien de maladies physiques, organiques ont pour point de départ un simple déficit de force nerveuse dû à des faits semblables !

Il n'y a plus union des forces, mais antagonisme, addition de passif avec toutes ses conséquences.

Dans un cadre aussi restreint que celui-ci nous ne pouvons étendre le sujet; mais, en comparant l'exemple banal déjà cité avec tous ceux qui peuvent se produire, nous trouverons, et ce sera déjà un progrès, que, dans la vie matérielle, le rôle de l'homme doit être surtout extérieur et celui de la femme, surtout intérieur.

Nous essaierons, une autre fois, de continuer le même sujet en traitant la question au point de vue mental et spirituel.

Entr'aide

ENTR'AIDE A DOMICILE, 33, rue du Champ-de-Mars, Paris. — L'Entr'aide donne des soins à domicile. Elle n'a pu jusqu'à présent assumer la charge des maladies incurables ou chroniques, mais dans ce cas, s'il y a urgence, elle apporte une aide immédiate.

Les soins sont assurés : 1° par un service d'infirmières professionnelles et d'infirmières de la Croix-Rouge ; 2° par l'intervention de dames ou jeunes filles, dites assistantes, qui s'occupent des enfants lorsque la maladie ou le travail privent ces derniers des soins des parents.

MAISONS DE REPOS, pour convalescence ou repos, séjour dans les « Maisons de l'Armée du Salut ».

A) Maison de retraite, à Escoutet, près Tonneins (Lot-et-Garonne), pour vieillards des deux sexes : vieille maison seigneuriale, entourée de beaux ombrages, en pleine campagne. Climat doux et sain. On accepte des pensionnaires de

tous âges pour cure d'air et séjour de vacances. Chambre particulière avec pension.

B) Saint-Georges-les-Bains, par Charmes (Vosges), splendide exposition, 300 m. d'altitude, chauffage central, électricité, excursions.

Écrire aux Directrices de ces maisons pour demander brochures et renseignements.

Légende bretonne

Un jour que le Christ était assis sur son trône de lumière, tout triste à la pensée des hommes, voilà que l'ange noir et blanc parut à la porte de son paradis, conduisant de nouveaux morts qui venaient pour se faire juger.

— *Que m'amènes-tu là ? demanda le Christ.*

— *Mattre, ce sont les épis qu'aujourd'hui la mort a moissonnés pour toi, répondit l'ange noir et blanc. J'en ai fait deux gerbes, d'après leur apparence et le jugement de la terre. De ce côté, sont ceux qui ont été déclarés les élus par la justice humaine ; de l'autre, ceux qu'elle a nommés réprouvés. Vois maintenant toi-même, ô Christ, et décide selon la vérité.*

Jésus descendit alors de son trône, et l'ange lui montra, l'un après l'autre, les morts de chaque bande.

Il y avait parmi les élus de sages pères de famille qui s'étaient fait estimer par les prêtres et

par les juges ; des seigneurs qui étaient morts grandement honorés ; des dames nobles, belles et connues pour leurs aumônes ; des marchands enrichis par le travail et l'économie.

De l'autre côté, au rang des réprouvés, se trouvaient des filles portant sur leurs bras des enfants dont elles n'osaient nommer les pères ; des hommes condamnés, à bon droit, par la justice humaine ; des gens qui avaient mangé leur patrimoine en projets insensés, des femmes coupables qu'on avait lapidées, non avec les pierres du chemin, comme les Juifs, mais avec les injures et le mépris.

Jésus regarda longtemps la bande des réprouvés et celle des élus ; puis, se tournant vers l'ange, il lui dit :

— Le monde n'aime pas le bien du fond du cœur ; mais il s'aime lui-même sans mesure. Tout ce qui le dérange est le mal, et il ne veut point se demander s'il est lui-même, de son côté, ce qu'il devrait être. Pour lui, les coupables ne sont pas ceux qui sont méchants, mais ceux qui sont autrement qu'il ne l'a permis. Il ne cherche ni la cause des fautes, ni les remèdes qui pourraient guérir les hommes.

Après avoir ainsi parlé, le Christ fit sortir de leurs rangs un certain nombre de réprouvés et d'élus. Il les toucha du doigt, et l'ange vit avec étonnement que dans le cœur de ces quelques élus se tordait un serpent, tandis que dans celui de ces quelques réprouvés brillait une étoile.

Alors Jésus lui dit :

— Chacun de ces serpents est un vice caché, qui a empoisonné toutes les actions de ceux-ci, et chacune de ces étoiles est un amour secret qui a racheté les fautes de ceux-là. Ne crois donc plus aux jugements du monde, car ils s'arrêtent aux apparences ; mais efforce-toi de faire connaître à tous où sont les véritables réprouvés et les véritables élus.

(Emile SOUVESTRE. *Les Réprouvés* Paris, 1859, tome I.)

Questions et Réponses

QU'EST-CE QUE LA FOI ? QUE FAIRE POUR L'OBTENIR ?

La Foi, je ne sais pas ce que c'est, parce que je ne l'ai pas. Personne ne l'a. L'acquisition de la Foi est une entreprise dans laquelle l'homme ne peut pas grand' chose. Il ne peut que se rendre apte à la recevoir, mais ce n'est pas lui qui la prend.

Le disciple du Christ appelle Foi une autre chose que ce que le théologien appelle Foi.

L'Evangile ne dit pas que c'est croire à une chose que nous ne comprenons pas encore. Cela, c'est l'adhésion de l'intellect qui dit : « Je sais que je suis borné et que dans le monde il y a des gens qui en savent infiniment plus que moi ».

La Foi n'est pas, comme disent les théologiens, le sentiment par lequel on s'attache à des mystères. Cela, c'est le sentiment des dévôts.

Pour l'Evangile, la Foi est une chose indicible, surnaturelle, surhumaine, qui fait que rien ne paraît impossible et qu'on ajoute aux paroles du Christ, une foi, non seulement morale, mais en quelque sorte physique.

Supposons un homme qui a tout perdu : femme, enfants, fortune, réputation. S'il n'a qu'une foi intellectuelle, en quoi l'aidera-t-elle ? A quoi lui servira-t-il de savoir qu'il y a un Dieu en trois personnes ?

La Foi, c'est si cet homme porte en lui la certitude inébranlable que tout ce qui lui arrive est la forme que prennent pour lui l'Amour et la Bonté du Père. Il supporte ses blessures, accepte ses deuils, ses revers avec sérénité, disant : « Mon Dieu, tu me les avais donnés, tu me les a repris, c'est qu'ils sont mieux près de toi et, si mon cœur en ressent une trop profonde douleur, c'est que mon cœur ne t'aime pas encore assez ». C'est cela le commencement de la Foi.

La Foi est cette force en nous qui remonte plus haut que le monde créé, qui sait que tout est possible à Dieu, et qu'il y a, quelque part, un Royaume d'où sont sortis, et sortiront, des Univers sans nombre, totalement différents du nôtre, inconcevables, et où tout peut se réaliser.

Si, pendant une fraction de seconde, notre esprit pouvait aller là-haut, et que notre sensibilité puisse en garder le souvenir, ce centième de seconde suffirait à déposer en nous le germe de cette force qui est la Foi et au moyen de laquelle rien n'est impossible.

Le Christ dit : « Si vous avez de la Foi, gros comme un grain de chènevis, et que vous disiez à cette montagne : « Transporte-toi d'ici là », elle s'y transporterait, et rien ne vous serait impossible ».

En parlant ainsi, le Christ n'emploie pas un symbolisme poétique, parce qu'il est trop haut pour faire de la poésie autrement qu'en action, ou pour dire autre chose que la stricte réalité.

Pour obtenir la Foi, il y a une chose entre toutes, la plus simple, que nous pouvons essayer de réaliser : quand nous sommes dans la peine, tâchons que personne ne voie nos larmes.

Quand nous avons une trahison, une ruine dans notre vie, enfermons-nous seul dans notre chambre secrète; là, nous pouvons pleurer, parce que Dieu seul voit nos larmes. Celui qui a versé pour nous les larmes de Sa chair et de Son sang. Lui sait ce que c'est que pleurer; en pleurant devant les autres, nous nous exposons à l'affaiblissement. Si nous pouvons nous surmonter, gardons nos larmes jusqu'au soir, jusqu'au moment où nous serons seul en face de Dieu, nous saurons que nous sommes en bonne voie.

Nous devons vivre notre vie qui est la leçon de la Vie éternelle.

Bibliothèque des Amitiés Spirituelles

Editions A -L. Legrand, 2, rue du Point du-Jour - Bihorel (S.-I.)

Ouvrages de Sédir :

Les Amitiés Spirituelles, 15^e mille. in-16, 32 p., 0 fr. 50.

Origines du mouvement. — But et directives. — Moyens d'action. — Appel.

La Vraie Religion, 25^e mille in 16, 20 p., 0 fr. 50.

La Vie chrétienne selon l'Évangile.

Les Sept Jardins Mystiques, 2^e éd., in-16, 88 p., 7 fr.

Manuel décrivant les phases de la vie intérieure, selon l'Évangile.

Les Directions Spirituelles, in-16 de luxe 10 fr.

Déjà publié sur demande adressée à l'éditeur (non mis dans le commerce)

Le Vrai Chemin vers le Vrai Dieu, 20^e mille,
in-16, 24 p., 0 fr. 50.

Le chemin pour aller à Dieu, la méthode pour aider nos frères.

Le Cantique des Cantiques, 2^e éd., 60 p., 7 fr.

Les étapes de la communion mystique de l'âme humaine avec le Verbe

Initiations, 3^e éd., in-8, 320 p., 15 fr

Histoire de l'illumination de l'homme, son passage de l'intellectualisme au mysticisme.

La Guerre de 1914 selon le point de vue mystique,
6^e éd., in-8, 138 p., 7 fr.

Les causes profondes des batailles internationales et la paix internationale.

Les Forces Mystiques et la Conduite de la Vie,
4^e éd., in-8, 260 p., 15 fr.

Directions inspirées uniquement de l'Évangile pour la conduite de la vie.

Ouvrages d'Emile Catzefflis :

in-16, 3 fr. le volume.

Spiritualisme et Matérialisme.

A ceux que le doute assaille, que la négation matérialiste déconcerte et qui cherchent leur voie

Christianisme et Panthéisme.

Etudes critiques des deux philosophies.

Cosmogonie chrétienne et Cosmogonie astrologique.

Doctrine de la transcendance et de la providence de Dieu, réfutations des assertions panthéistes

La Doctrine de l'Unité en Jésus-Christ.

Etude et commentaire du livre du Père Sabbathier, moine du 17^e siècle, intitulé : L'Ombre idéale de la Sagesse universelle.

Le Salut pour Tous.

A la doctrine de la damnation éternelle réponse de l'Évangile : l'espérance du salut pour tous.

Les Disciples de l'Évangile (Vient de paraître).

Qui sont les disciples ? — La formation des saints est le but de la création. — Tous les hommes sont appelés.

Vient de paraître :

Rééditions

J. LOPOUKHINE :

Quelques traits de l'Église intérieure, vergé, 12 fr.

(Traduit du russe — Imprimé à Moscou en 1810.)

De l'unique chemin qui mène à la vérité, et des diverses routes qui conduisent à l'erreur et à la perdition.

Ces ouvrages sont en vente chez A.-L. Legrand, éditeur, 2, rue du Point-du-Jour, Bihorel-lez-Rouen (S.-I.) — Cheques postaux : Rouen n° 4189 — (Prière d'ajouter 10 % pour les frais d'envoi France) et 20 % pour l'Étranger). Notre Editeur reçoit tous les samedis, de 14 à 16 heures, et sur rendez-vous (Téléphone : Bihorel 91 225).

Vestiaires

fonctionnent aux sièges de nos Comités. Nous espérons en étendre peu à peu la création à tous nos Comités provinciaux. Nous demandons à tous de vouloir bien nous aider à les entretenir et à les développer.

Conférences

sont données par quelques membres de la Société, à des intervalles irréguliers, à Paris, en province et à l'étranger, selon les désirs et les besoins des adhérents. L'entrée de ces conférences est toujours libre.

La Revue

« les Amitiés Spirituelles » a paru pendant sept années sous la direction de Sédir. Elle renferme des études sur la religion, la morale, la philosophie, l'art, les problèmes sociaux et familiaux, l'entraide. La mort de Sédir en a interrompu la publication ; toutefois il nous reste des collections complètes des dernières années et des numéros séparés des premières, au prix de un franc l'exemplaire. Elle a été remplacée, pour servir de lien entre les membres de l'Association des « Amitiés Spirituelles », par un Bulletin réservé aux sociétaires.

Les Editions

La liste des ouvrages de Sédir et de nos publications est envoyée sur simple demande adressée à la Bibliothèque des Amitiés Spirituelles, 2, rue du Point-du-Jour, à Bihorel-lez-Rouen (Seine-Inférieure). Notre Editeur reçoit le troisième jeudi à Paris, 31, rue de Seine, de 14 à 16 heures.

Editions A.-L. Ligrand
2, rue du Point-du-Jour
Bihorel-lez-Rouen (S.-I.)